

LES CONTES PHILOSOPHIQUES DE VOLTAIRE : UN PROJET D'HUMANISME UNIVERSEL

Hind ATAFI

Faculté des Sciences de l'Éducation, Université Mohammed V, Rabat, Maroc.

atafi.hind7@gmail.com

Résumé : Face à l'absurdité des guerres, à l'injustice des systèmes judiciaires, et à la misère existentielle, l'Homme ne songe plus à l'humanité qui l'habite en tant qu'un individu méritant d'agir selon sa propre conviction. Et par conséquent, il devient malheureux, intolérant et esclave du destin. Par leur lutte contre les dogmatismes, les contes de Voltaire feraient l'objet d'un projet universel qui glorifient les valeurs humanistes fondées sur la liberté et le respect des différences, qu'elles soient religieuses, politiques ou sociales. Le présent article vise les différentes valeurs défendues par Voltaire, s'arrêtant sur les qualités littéraires et stylistiques mises en œuvre par ce philosophe des lumières.

Mots clés : humanisme, guerre, injustice, fanatisme, bonheur, amitié.

THE PHILOSOPHICAL TALES OF VOLTAIRE : A PROJECT OF UNIVERSAL HUMANISM

Abstract : Faced with the absurdity of wars, the injustice of judicial systems, and existential misery, Man no longer thinks of the humanity that inhabits him as a human being deserving to act according to his own conviction. As a result, he becomes unhappy, intolerant, and a slave to fate. For the fight against the dogmatism, the tales of Voltaire would be the subject of a universal project, which glorifies humanist values based on freedom and respect for differences, whether religious, political, or social. This article aims to update the different themes treated by Voltaire by referring to the literary and stylistic dispositions and qualities implemented by the philosopher of the lights.

Key word: humanism, war, injustice, fanaticism, friendship.

Introduction

Il est unanime que le siècle des Lumières s'est distingué par le *lux* qu'il a insufflé dans son époque. Les Lumières ont mené un combat pour promouvoir la raison, éradiquer le fanatisme et les dogmes sociaux, politiques et religieux qui hantaient les esprits de l'époque, et être le mentor vers le bonheur, la liberté et le savoir.

A travers ses contes, Voltaire voulait toujours dire quelque chose au lecteur, le forcer à se plonger dans la réflexion, parfois à lui suggérer une idée. Ses contes portent des traces de l'auteur lui-même se référant à sa personnalité. En effet, dans ses contes, Voltaire s'adresse à Dieu en appelant à un Dieu de justice et d'humanité qui ressemble les hommes dans un sentiment de fraternité universelle au-delà des préjugés religieux. Notre article tente à répondre à la problématique suivante : Dans quelle mesure le conte voltairien permet d'éduquer aux valeurs de liberté, de tolérance, et de modération tout en rejetant les vices dus au fanatisme, à l'injustice, et à la métaphysique ?

A partir des personnages qu'il a créés, Voltaire arrive à faire des lecteurs ses complices se joignant à lui et à son armée de marionnette au service de la cause qu'il

défend et pour dénoncer les forces maléfiques que sont entre autres l'injustice, l'intolérance religieuse ainsi que la guerre. Quel que soit l'époque, ces thèmes ont toujours été d'actualité et le resteront toujours tant que le nouveau monde proposé par Voltaire n'est pas bâti, un nouveau monde à l'image de l'Eldorado. Le projet donc sera thématique, il s'agira de dégager les différents aspects qui présenteront l'humanisme défendu par Voltaire.

1. La guerre : source de tout mal sur terre

À l'époque où Voltaire publie ses contes, la France est à peine remise de la guerre de succession d'Autriche qui s'était terminée par une paix décevante en 1748. *Micromégas* fait allusion à ce conflit en évoquant les deux villages qu'il a fallu rendre : Kehl et Phillipsburg, conquis en 1733 et 1734 puis rendus lors du *traité de Vienne*¹ du 5 mai 1738. Les rivalités austro-prussiennes et franco-anglaises qui se sont révélées au cours de ce conflit laissent des traces durables dans les relations européennes. Le 18 mai 1756, à cause d'une rivalité coloniale franco-britannique, l'Europe est à nouveau en guerre. La France s'allie à l'Autriche, aux Russes, appelés « *chapeaux* » dans *Micromégas*, aux Suédois et aux Polonais contre la Prusse et l'Angleterre. C'est la guerre de Sept Ans.

Les batailles sont sanglantes, les défaites terribles. Frappé par cette tuerie, Voltaire dénonce la guerre avec virulence. En 1762, l'avènement de Catherine II de Russie, qui marche dans les pas de Pierre le Grand et proclame la neutralité russe, apaise le conflit. *La Princesse de Babylone* rend hommage à son esprit éclairé et progressiste : visitant son empire comme l'avait fait l'impératrice en 1767, la reine des Cimmériens, avatar d'Isis et de Cérès, édicte une loi sur la « *tolérance de toutes les religions* ». En fait, Voltaire s'oppose à l'opinion commune qui accusait Catherine II d'être parvenue au pouvoir à la faveur d'un coup d'État, après avoir commandité l'assassinat de son mari, le tsar Pierre III.

La guerre de Sept Ans s'achève le 10 mai 1763 par le *traité de Paris*², aux termes duquel la France cède le Canada et la plupart de ses possessions indiennes. Tandis que le pays sort affaibli du conflit, la Prusse devient une puissance redoutable et l'Angleterre affirme sa supériorité. En effet, bien qu'à l'époque des Lumières, la langue et la culture françaises soient encore prédominantes dans les milieux cultivés européens, l'Angleterre suscite un profond engouement, ce dont témoigne l'admiration qu'éprouve pour la terre d'Albion Amazan, le héros de *La Princesse de Babylone*.

Si Voltaire rend hommage à Catherine II, dans le même conte, il propose aux lecteurs un tour d'horizon politique des gouvernements européens et témoigne son admiration pour d'autres souverains en qui il voit aussi des despotes éclairés : Gustave III de Suède qui a partagé son pouvoir avec le Sénat, Christian VII du Danemark qui, en 1766, a proclamé la liberté civile de ses sujets et Charles III, le « *vieux monarque* » espagnol qui a mis l'Inquisition au pas.

¹ *Le traité de Vienne* de 1738 signé le 18 novembre 1738 entre l'Autriche et la France met fin entre ces deux pays à la Guerre de Succession de Pologne. Il comporte plusieurs dispositions dynastiques qui modifient la carte politique de l'Europe et assurent un nouvel équilibre entre les deux puissances

² *Le traité de Paris* de 1763 met fin à la guerre de Sept Ans et réconcilie, après trois ans de négociations, la France et la Grande-Bretagne

À l'optimisme déclaré du géant de Sirius découvrant que les Hommes, cette infime espèce vivante, ont des « *atomes intelligents* » aux possibilités éblouissantes, s'oppose la vision pessimiste des philosophes. Porte-parole de ses collègues, l'un d'eux souligne l'omniprésence du mal et illustre sa réflexion par l'existence de la guerre. Son constat part de l'actualité : le conflit entre les Russes et les Turcs dure depuis 1736, alors que le conte se déroule en juillet 1737 et ne s'achèvera qu'en 1739 par le *traité de Belgrade*³.

Voltaire dénonce aussi le caractère dérisoire des causes de la guerre, que fait ressortir la relativité : « *Il s'agit de quelques arpents de terre grands comme votre talon* » (1752, p.36). Loin de se borner à souligner l'absurdité du fléau, il en désigne hardiment les vrais responsables : « *les souverains qui, du fond de leur cabinet, ordonnent dans le temps de leur digestion le massacre d'un million d'hommes* » (1752, p.37). Quant aux Te Deum que font chanter les monarques pour remercier Dieu de l'intervention dans les guerres entre les hommes, ils constituent, un de ces scandales que Voltaire a dénoncés avec le plus de vigueur, dans *Lettres philosophiques* et à l'article *guerre* du dictionnaire philosophique.

Voltaire affirme que la raison des guerres est toujours la possession d'un coin de terre, sans aucune considération de la justice ni du bien des peuples. Ce sont « *les barbares sédentaires* » qui commandent les batailles et des soldats ignorants du pourquoi qui y laissent leur vie.

La civilisation Ancienne est dénoncée dans ce qu'elle a de plus contraire aux intérêts de la nation, bien compris par Voltaire : les motifs royaux de la guerre sont dépassés, la vénalité des charges de la guerre ôte tout prestige à la gloire militaire qui fait régner l'injustice. Si, en 1745, il écrit un poème « *La bataille de Fontenoy* », pour louer la vaillance des soldats qui offrirent à Louis XV la victoire de Fontenoy, le plus souvent il dénonce en la guerre une manœuvre politique inutile ou inefficace, un dépens dommageable à l'Etat et enfin la manifestation d'une férocité générale.

La guerre ouvre *le monde comme il va*, car elle est incontournable ; de quelque côté qu'on regarde le monde et l'histoire des hommes, la guerre offre ses spectacles de désolation. Voltaire l'explique dans *l'essai sur les mœurs* : « *l'histoire des grands évènements de ce monde n'est guère que l'histoire des crimes* » (1756, p.280). On peut énumérer celles que connut Voltaire avant 1748 : guerre de la succession de l'Espagne (1701-1714), guerre franco-espagnole en 1719, guerre de la Succession de Pologne entre 1733 et 1738, guerre de la succession d'Autriche (1740- 1748), guerre coloniale avec l'Angleterre de 1744 à 1748.

Le fait que les conflits se déroulent le plus souvent hors des frontières rend la mission de l'écrivain plus cruciale encore : rappeler à ses lecteurs ce qui ruine leur pays et ce qui décime les campagnes en soulignant l'absurdité des causes et des conflits.

Expulsé du faux paradis de Thunder-ten-tronckh, Candide rencontre aussitôt la guerre. C'est en effet, aux yeux de Voltaire, le visage le plus terrible du mal moral. La guerre permet aux instincts les plus sauvages de se déchaîner : femmes violées et éventrées, enfants massacrés, maisons rasées.

³ Le traité de Belgrade est un traité de paix signé avec la médiation de la France entre les Habsbourg et l'empire ottoman le 18 septembre 1739 à l'issue de la guerre austro-turque de 1735-1739, fixant la frontière austro-turque sur la Save.

Barbare, la guerre est aussi absurde, puisque nul ne sait pourquoi le roi des Bulgares (Frédéric II) et celui des Abares (Louis XV) se battent si furieusement, chaque camp se réclamant de Dieu, et donc d'une cause juste. Au chapitre XXIII, on apprend que la France et l'Angleterre se font la guerre « *pour quelques arpents de neige vers le Canada* ». Autant dire que la guerre, bien loin d'obéir à des causes rationnelles, se cherche des prétextes pour éclater. Au chapitre II, on trouve une autre forme d'absurdité sauvage au sein de la civilisation : l'exécution de l'amiral Byng, tue pour n'avoir pas assez tuer.

La guerre apparaît dans *Candide* comme une incarnation universelle et quasi éternelle du mal : les Marocains s'étripent, les inquisiteurs pourchassent et les naïfs Oreillons d'Amérique du Sud ne chantent pas de Te Deum, mais se réjouissent de manger du jésuite. Au siège d'Azov, la vieille perd une fesse, et risque de passer tout entière à la casserole. Candide a beau être doux et pacifique, la vie le pousse à tuer un juif et un inquisiteur, et à laisser pour mort sur le carreau son cousin et futur beau-frère, le fils du baron. On punit le régicide Damiens en le déchiquetant comme un animal, après d'affreuses tortures. Soldat prussien, Candide est soumis au supplice des baguettes, comme les galériens du sultan turc aux coups *de fouet* journaliers. Vols, viols, assassinats, tortures, batailles, révolutions politiques, c'est partout, pour les Etats comme pour les individus, la guerre *de tous* contre tous.

Voltaire, qui a des correspondants presque dans chaque pays, n'ignore rien de ces horreurs. La duchesse de Saxe-Gotha lui écrit le 7 juin 1757 : « *Les ruisseaux de sang humain qui inondent les champs de bataille et les gémissements de tant d'expirants me font horreur. La ville de Prague... se rendra à coup sûr, si elle n'est pas consumée par les flammes.* »

Mais la duchesse de Saxe-Gotha ne demeure pas moins fervente leibnizienne. Voltaire en est stupéfait. Toutes ses lettres de cette époque retentissent au contraire de sa double indignation, contre les massacres, et contre la philosophie qui prétend les expliquer, et les faire accepter : « *On ne peut pas dire encore : tout est bien ; mais cela ne va pas mal, et avec le temps l'optimisme sera démontré.* »

Dérisoire dans ses finalités scandaleuses par l'inconscience criminelle de ses responsables et horrible dans son déroulement, la guerre représente le mal sur la terre.

2. L'injustice et l'esclavage : miroirs d'inégalité sociale

Dans la France de l'époque, le droit n'est guère garanti, ce qui provoque la colère des philosophes. *La Princesse de Babylone* dénonce clairement les carences judiciaires : « *il n'y avait nulle proportion entre les délits et les peines. On faisait quelquefois souffrir mille morts à un innocent pour lui faire avouer un crime qu'il n'avait pas commis* » (1768, p.115) De fait, à l'époque de nos contes, trois affaires significatives bouleversent l'opinion :

- L'affaire Calas : le 13 octobre 1762, Calas, un protestant accusé d'avoir tué son fils qui s'était converti au catholicisme est exécuté. Voltaire s'engage dans la révision du procès et obtient la réhabilitation de Calas le 9 mai 1765 ;
- L'affaire Sirven : protestant accusé de meurtre, Sirven est condamné en 1764. Voltaire s'entêtera à prouver l'erreur judiciaire et obtiendra l'acquittement définitif en novembre 1771 ;
- L'affaire de La Barre : en août 1765, le chevalier de La Barre mutile un crucifix au cours d'une partie de débauche. Il sera brûlé en place publique sans que Voltaire

n'obtienne la révision du procès pour ce qu'il désigne dans le conte comme « *une étourderie de jeune homme* ».

Ces affaires sont intimement liées aux problèmes engendrés par le fanatisme religieux que Voltaire entend combattre sans merci.

Dans *Zadig*, le système judiciaire est décrit dans tout son processus comme une machine implacable : Zadig est arrêté sur de simples soupçons « *Le grand veneur et le premier eunuque ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi et la chienne de la reine.* » (1747, p.6) est conduit devant un tribunal « *l'assemblée du grand Desterham* » et condamné aussitôt « *au knout et à passer le reste de ses jours en Sibérie* » (1768, p.115).

Puisqu'ils se trouvent dans « *la douloureuse nécessité* » de réformer leur arrêt, les juges condamnent Zadig à une amende de « *quatre cents onces d'or* » (1768, p.9) pour les avoir induits en erreur. L'absurdité de cette justice est enfin confirmée par le fait que Zadig ne peut se défendre devant ses juges qu'après avoir payé.

En réalité, Voltaire donne à voir deux visages de la justice : une justice institutionnelle, cupide et bornée, et une justice royale, plus « *juste* », mais soumise au bon vouloir d'un seul, et donc tout aussi arbitraire.

Étoiles de justice, abîmes de science, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant, et beaucoup d'affinité avec l'or, puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous jure par Orosmade, que je n'ai jamais vu la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé: Je me promenais vers le petit bois où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très illustre grand veneur. J'ai vu sur le sable les traces d'un animal, et j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des sillons légers et longs, imprimés sur de petites éminences de sable entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes, et qu'ainsi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces en un sens différent, qui paraissaient toujours avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avait les oreilles très longues; et comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boiteuse, si je l'ose dire. » Voltaire (1747, p.6).

Zadig s'adresse à ses juges avec une certaine ironie dont on s'imagine qu'ils sont bien en peine de la comprendre. En effet le conte nous dit qu'à Babylone l'usage consiste à remercier ses juges de leur indulgence même lorsque celle-ci est particulièrement sévère. La défense de Zadig commence donc par une série d'épithètes soi-disant élogieuses, dont Voltaire renforce l'ambiguïté par l'emploi du style orné et précieux qui définissait en principe l'éloquence orientale : « *Étoiles de justice* », expression positive, est complétée par « *abîme de science* », expression dans laquelle « *abîme* » peut-être interprété aussi bien comme profond puits de science que comme néant ; « *qui avez la pesanteur du plomb* » rappelle la traditionnelle gravité des juges, au sens étymologique, mais indique aussi leur lourdeur stupide d'autant que le plomb est un métal peu précieux. Les métaux sont ensuite utilisés dans un ordre croissant d'éclat : le fer est dur, mais sa « *dureté* » désigne une justice à la fois implacable et inhumaine, et les juges ont beaucoup « *d'affinité avec l'or* » moins par leurs qualités que par leur cupidité.

Voltaire décrit ici une vie sociale à laquelle personne ne peut échapper, et qui se définit par son injustice.

Au XVIII^e le siècle se développe un mouvement de protestation contre l'esclavage, considéré comme atteinte aux droits de l'homme. L'esclavage était jusqu'alors généralement accepté par l'opinion. Il existait un « *Code noir* », établi en

1685, qui définissait le statut légal des esclaves et prétendait les protéger, comme « *biens meubles* ».

Au chapitre XIX, Candide et Cacambo viennent de quitter le fabuleux pays d'Eldorado et arrivent au Surinam. Ils rencontrent un nègre :

Étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue ». Le malheureux a un bras et une jambe coupés : il a été mutilé en toute connaissance de cause par les lois de l'esclavage : *Quand nous travaillons aux sucreries et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe.* Voltaire, (1959, p. 25).

Voltaire dénonce l'insouciance des Européens et la cruauté des esclavagistes. Il s'inscrit contre la monstruosité d'un usage qui finit par faire accepter ce qui n'est pas naturel : « *Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi ? Oui, Monsieur, dit le nègre, c'est l'usage* » (1959, p.25).

L'écrivain-philosophe met l'accent sur l'hypocrisie des chrétiens qui affirment que tous les hommes sont frères alors qu'ils sont en opposition complète avec l'enseignement du Christ. Il s'en prend aux prêtres qui convertissent les noirs et prétendent qu'ils sont les égaux des blancs. Voltaire met au jour les incohérences et les anomalies des hommes.

Avec l'épisode du nègre de Surinam, le roman vire de bord. Candide désormais, appelle les choses par le nom qu'elles méritent. L'esclavage est une « *abomination* », dit-il, une véritable maladie de maniaque, contagieuse, nuisible, « *la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal* » (1959, p. 25).

3. La vanité humaine : la place de l'homme dans l'univers

La vanité consiste à être plein de vide. Elle a pour fonction d'être le contraire de la sagesse, puisqu'elle fait la synthèse de l'ignorance, de la vénalité, et de l'orgueil. Tous ceux qui veulent conserver un pouvoir acquis sans les mérites personnels qui le justifie sont des vaniteux : les prêtres, les courtisans, les envieux, les juges.

Dans *Zadig*, C'est Itobad qui incarne le mieux la vanité, type de mauvais riche et sans esprit, combattant déloyal et ridicule. Voltaire règle ses comptes aux nobles porteurs d'épée qui le méprisaient.

Dans *Micromégas*, L'approbation donnée par les deux voyageurs au disciple de Locke offre à Voltaire un contraste malicieux avec un « *petit animalcule en bonnet carré* » (1752, p.41), c'est-à-dire un théologien de la Sorbonne dont l'aplomb déconcertant symbolise la volonté affirmée par l'Église de contredire la raison. Ce théologien, disciple dit saint Thomas, développe avec une prétention dogmatique une conception anthropocentrique de l'univers : mondes, soleils et étoiles, tout est « *fait uniquement pour l'homme* ».

À cette idée dominant la pensée du Moyen Âge et battue en brèche aux XVIIe et XVIIIe siècles par le développement de la recherche scientifique, Voltaire n'oppose aucun raisonnement, aucun refus de discuter, mais une arme plus redoutable, le rire. C'est d'abord le rire inextinguible qui saisit les deux géants à l'idée que l'univers ait pu être créé pour l'homme. C'est ensuite une scène digne de Gargantua : en s'esclaffant, les deux géants font tomber le vaisseau dans une poche de la culotte du Saturnien : la disproportion accentue encore le ridicule de l'anthropocentrisme.

La conclusion du conte est laissée à Fontenelle, Secrétaire de l'Académie des Sciences, dont l'agnosticisme souriant avait souligné, dans *ses Entretiens sur la pluralité des mondes*, la vanité des hommes qui s'étaient mis à la plus belle place de l'univers. Quand il ouvre le beau livre de philosophie où Micromégas a promis que l'on verrait « le bout des choses », il ne voit qu'« un livre tout blanc ». Cette conclusion répond au « livre de destinée » dont Zadig aperçoit les caractères, sans pouvoir les déchiffrer. Sa signification symbolique est assez transparente : les hommes étant exclus de la vérité, ils doivent donc se garder de toute prétention ridicule et rester à leur place dans l'échelle des êtres.

La sagesse à laquelle nous invite Voltaire dans ce conte est le relativisme : l'homme doit appréhender l'univers aussi largement que possible de manière à ce qu'il puisse se situer à sa juste place dans l'échelle de l'univers et ainsi définir convenablement sa nature, sans optimisme prétentieux ni pessimisme noir. L'homme n'est ni grand ni petit en soi, il fait partie d'une chaîne de créatures où chaque élément a sa place. Il n'est donc pas un absolu mais un intermédiaire relatif. En fait, par ce conte ou la pensée n'appartient plus en propre aux Terriens, Voltaire s'attaque à la présomption de l'homme, notamment lorsqu'il cherche à sortir de sa condition et cède aux tentations de l'anthropocentrisme. Néanmoins, si l'homme ne doit plus, tel « un petit animalcule en bonnet carré » s'exposer au ridicule de défendre sa prééminence dans l'univers et sa capacité à comprendre la totalité des phénomènes, il ne doit pas non plus se laisser aller au désespoir. Les abîmes intersidéraux qui provoquaient le vertige de Pascal, Voltaire en donne ici à admirer l'équilibre et l'harmonie. De plus, il tente, à partir de la description de l'homme dans l'univers, de le conduire à apprécier ses limites et ainsi à accepter sa condition. Autrement dit, puisque tout dans l'univers est à sa place, tout ne va pas si mal, à condition que chaque créature se contente du rôle qui lui est attribué.

La critique de l'anthropocentrisme est constante chez Voltaire, exprimée dans tous les genres et sur tous les tons : *le Traité de métaphysique* ou *le Discours en vers sur l'homme* tentent de rabattre la vanité de l'homme, tout autant que les contes. C'est que pour Voltaire, la question n'est pas purement astronomique ; de la place de la Terre au centre de l'univers, les hommes en ont déduit la préférence de Dieu pour cette créature. De plus, l'homme en ramenant tout à lui-même n'a pu s'empêcher de se représenter la divinité sous des traits humains : de l'anthropomorphisme sont nés l'idolâtrie, la superstition et le fanatisme qui, selon *le Dictionnaire philosophique*, « est à la superstition ce que le transport est à la fièvre, ce que la rage est à la colère ». *Le seul remède*, écrit Voltaire dans ce même article, c'est « l'esprit philosophique » : il faut faire l'expérience de la relativité pour s'apercevoir qu'on n'est que la mouche que la mite ou que le nain des mondes dont on ne soupçonne même pas l'existence. Voltaire n'aura donc cessé de montrer la petitesse humaine, de dresser le tableau de nos imperfections parfois sur le mode de la caricature, parfois sur le mode de la réflexion philosophique.

4. Le fanatisme : une forme d'hypocrisie religieuse

Au XVIII^e siècle, du fait de la monarchie de droit divin, l'Église reste politiquement très puissante, ce que ne peut admettre un philosophe comme Voltaire. De plus, les querelles théologiques entre jansénistes et jésuites se poursuivent et se superposent à des conflits politiques. En août 1761, le parlement de Paris, dont la

plupart des membres sont proches des jansénistes, prône l'indépendance du clergé par rapport au Vatican et supprime, sur les deux tiers du territoire la Compagnie de Jésus qui ajoutait aux vœux traditionnels celui de soumission au pape. On trouve un écho à cette affaire dans *Le Monde comme il va*, où un « *demi-mage* » demande la protection de Babouc contre le « *Grand Lama* ».

En 1764, sous l'influence de Choiseul⁴ et de Madame de Pompadour⁵, Louis XV expulse les jésuites, longtemps proches du pouvoir. En dépit de la bulle *Unigenitus* de 1713⁶, évoquée dans *La Princesse de Babylone* (Voltaire, 1979 : IX) qui condamne les thèses des jansénistes, ceux-ci retrouvent des postes importants. Surprenant renversement de situation : de Persécutés, les jansénistes deviennent persécuteurs, s'en prenant aux jésuites et aux philosophes. C'est ce qui explique pourquoi Voltaire pourtant ennemi des jésuites qui avaient légitimé la répression et l'intolérance, défend ces derniers et raille les jansénistes, les faisant passer pour « *demi-mages* » dans *Le Monde comme il va*, et les décrivant comme de « *sombres fanatiques* » dans *La Princesse de Babylone*.

Même s'il multiplie les pointes contre les prédicateurs de son temps, Voltaire dénonce moins ces querelles que l'intolérance religieuse. En effet, le fanatisme religieux perdure et se traduit par des persécutions contre les protestants. Mais il y a encore plus grave l'Église possède son propre tribunal pour faire respecter ses dogmes. Si son influence est réduite en France, elle demeure en activité en Espagne et au Portugal, et ce jusqu'à sa dissolution au XIXe siècle. On se souvient de la violence avec laquelle Voltaire la dénonçait dans *Candide*, il le fait non moins efficacement dans *La Princesse de Babylone* lors du séjour d'Amazan en Espagne.

Thème central de la philosophie du XVIIIe siècle, la religion tient une place privilégiée dans les contes de Voltaire. Il ne cesse pas de dénoncer les vices du clergé, les ravages de l'intolérance et des superstitions.

A sa critique appuyée sur la malhonnêteté des prêtres et des rites. Dans *Zadig*, Voltaire oppose un déisme universel et conciliant. La religion est surtout dénoncée sur le plan politique : elle est présentée comme un instrument de pouvoir au service d'une catégorie sociale privilégiée, soucieuse de maintenir des institutions absurdes par appât du gain. Les prêtres sont cupides, orgueilleux, hypocrites. *Zadig* est leur ennemi objectif car il défend une simple croyance en Dieu sans intermédiaires ni liturgies ineptes, en vue de règne de la justice.

« *Écrasons l'Infâme* », disait souvent Voltaire pour inciter à la révolte contre les abus des religions. Dans *Candide*, la satire frappe les vices et l'appétit de pouvoir des clergés, ainsi que l'intolérance. Mais le conte propose également un modèle de religion. Dès le Moyen Âge, les fabliaux dénoncèrent certains religieux voleurs, gourmands, coureurs de jupons, qui ne respectaient pas les vertus prônées par le Christ ou l'Église.

⁴ Étienne-François de Choiseul-Beaupré-Stainville, comte puis duc de Choiseul- et duc d'Amboise, est un homme d'État français, né le 28 juin 1719 à Nancy et mort le 8 mai 1785 au château de Chanteloup. Il fut le chef du gouvernement de Louis XV entre 1758 et 1770.

⁵ Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de Pompadour, duchesse de Menars, naît le 29 décembre 1721 à Paris et meurt le 15 avril 1764 à Versailles. Introduite à la cour par relations, elle est remarquée par le roi Louis XV et devient sa maîtresse-en-titre, de 1745 à 1751.

⁶ La bulle *Unigenitus* est la bulle que le pape Clément XI fulmine en septembre 1713 pour dénoncer le jansénisme.

Voltaire reprend cette tradition, en l'étendant à tous les cultes issus de l'Ancien Testament.

Dans *Candide*, juifs, chrétiens et musulmans commettent allégrement tous les péchés. Les soldats jésuites tuent, un imam cruel persuade les janissaires turcs de manger la fesse de leurs prisonnières, l'abbé périgourdin dupe Candide, un cordelier vole Cunégonde. Les juifs sont représentés par le colérique Issachar et par des fripons.

Au Paraguay, les pères jésuites passent pour avoir créé un véritable royaume, qui entre en guerre avec celui d'Espagne. Ils ont des plantations prospères où ils exploitent durement les Indiens. Voltaire savait que la réalité historique était plus nuancée, comme le montre son *Essai sur les mœurs*, où il reconnaît que les jésuites ont souvent protégé les Indiens contre la cruauté des colonisateurs européens. Mais la satire ne se prête pas aux nuances. Dans *Candide*, la religion encourage la guerre. Les rois abare et bulgare faisaient chanter des Te Deum, chacun dans son camp. Au Maroc, les musulmans s'entre-tuent « sans qu'on manquât aux cinq prières par jour ordonnées par Mahomet » (1759, p.15).

La religion est également complice de l'esclavage : le nègre de Surinam observe que, d'un côté, les prêtres chrétiens déclarent que « nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs » (1759, p.15) et que, de l'autre, ils laissent les catholiques traiter les Africains plus mal que des bêtes et profiter de leur travail pour s'enrichir.

Pour Voltaire, le crime le plus grave est l'intolérance, qui conduit à mépriser ou tuer ceux qui ne pensent pas comme soi, qu'il s'agisse de sectes internes à une religion, ou de conflits entre religions.

5. Amour et amitié : valeurs humanistes vers un bonheur universel

Au XVIIIème siècle, toute une société mondaine et cultivée se demande si la civilisation n'est pas un obstacle aux sentiments purs, et si l'amitié est encore possible dans un univers policé, tissé de relations d'intérêts, pour beaucoup, la simplicité paysanne apparaît comme un modèle de ce qu'était l'homme avant que la civilisation le transforme. Entourée des prestiges de ce qui est inconnu, la société campagnarde s'aurole encore des rêveries sur la nature : ce qui est naturel paraît spontané, le primitif semble pur.

Dans ce contexte, l'amitié des campagnards a des chances d'être plus sincère parce qu'elle semble plus proche des liens originels qui ont rendu possibles la croissance et la survie de l'humanité. En effet, l'amitié dans la société civilisée est liée à la vanité et chacun des amis parisiens de Jeannot illustre une forme de tromperie. La « jeune veuve de qualité » par exemple devient « la meilleure amie » des parents de Jeannot pour mieux « mettre en sureté les grands biens de M. et de Mme de la Jeannotière » (1764, p.15).

Au contraire, c'est le besoin qu'ont les gens de vivre ensemble et de faire fructifier leur bien commun qui inspire l'amitié des gens de la campagne. Diderot développe l'idée que l'amitié des pauvres n'est pas dénaturée par l'esprit de propriété, cependant, il refuse toute idylle mythique coupée de la réalité économique. Pour lui, le pauvre n'est pas libre parce qu'il est dans le besoin.

La vision de Voltaire est encore différente, l'effort que demande le travail de la terre et la solidarité qu'entraîne la nécessité du commerce fondent selon lui la force des liens sociaux. Dans le *dictionnaire philosophique*, il définit même l'amitié comme « un contrat tacite entre deux personnages sensibles et vertueuses ». La pauvreté de Colin serait-elle la

cause de sa plus grande tendresse, par opposition à la vanité du jeune riche qui « se regarde au miroir » ?

Mais Colin est surtout resté fidèle à Jeannot parce qu'il est « *tendre* ». Quand il le retrouve, il n'a pas besoin de lui ; c'est donc la spontanéité du cœur qui fait la force de l'amitié qu'il porte à Colin, et cette spontanéité est à rapporter à l'innocence de l'enfance partagée.

Le conte *Jeannot et Colin* illustre trois aspects de bonheur : celui qui peut naître dans un monde clos et protégé -mais il est éphémère, illusoire, menacé ; celui de l'amour ou de l'amitié- mais il est instable et provoque les envieux ; celui qui procurent les biens de ce monde, amassés par brigandage ou par un travail honnête.

Dans tous les cas, le bonheur paraît une fiction difficile à atteindre. Il n'est pas garanti en fonction des mérites : des crapules vivent sans scrupules ni remords, heureux et craints (Orcan, Yébor, Arbogad) ; de braves gens à commencer par Zadig- sont accablés par la misère, la science ne donne nulle joie. Seule constante : L'ennui et l'inactivité sont les ennemis les plus sûrs du bonheur (Ogul, Itobad), alors que la bonté, toujours rayonnante, rend la vie collective supportable.

Quant à l'amour, il est à la fois idéalisé et mis en doute. C'est l'amour de Zadig pour Astarté, devenu idée fixe, qui sert de fil à l'intrigue principale et qui provoque la partie noire des aventures du héros. Mais le tragique est évité, d'autant que les retrouvailles, après le dur apprentissage de la vie, permettant de renouer avec la chance.

Une fois libre et partagé, l'amour va conduire à la victoire sur le destin et à une conclusion idyllique. Cet amour est donc le pôle autour duquel tournent tous les événements, le moyen par lequel Zadig conserve une image positive de soi. Suite à son amour aveugle, il supporte les persécutions du sort. L'amour est espérance. Est-ce à dire que l'amour est valorisé dans ce conte ? Certes pas. D'abord, il provoque la chute du héros. Ensuite, les situations amoureuses sont toujours traitées par l'auteur sur le mode ironique, par une parodie appuyée par la littérature sentimentale ou des contes de fées. Enfin, le conte présente surtout des formes dégradées de l'amour et du désir, comme pour en dénoncer la duperie et l'illusion : les couples sont infidèles, les veuves vite consolées, les femmes capricieuses, la jalousie s'infiltré partout. Pire les hommes perdent tout bon sens quand ils sont épris (Missouf et Moabdar). L'ermite démontre d'ailleurs à Zadig la fausseté des sentiments. Le seul amour véritable est la compassion et la fraternité humaine, qui console et enrichit.

Voltaire se moque des romans à l'eau de rose. Il refuse de voir dans l'amour un élan pur de l'âme, contrairement à Rousseau et aux poètes romantiques. Il insiste plutôt sur l'enchaînement négatif que provoque le désir. La rencontre est une source d'une cascade d'événements. Voltaire reste un classique, sur ce point : pensez à Racine ou à Mme de Lafayette et, plus tard, à *l'éducation sentimentale* de Flaubert. Dans la littérature occidentale, l'amour est toujours plus ou moins fatal.

6. L'Eldorado : un monde imaginaire où règnent les vraies valeurs

Issu d'une œuvre de Thomas More, parue en 1516, le genre de l'utopie était à la mode à l'époque de Voltaire. Les livres qui appartiennent à cette tradition littéraire présentent tous les mêmes caractéristiques.

Dans *Candide*, les deux chapitres consacrés à l'Eldorado se rattachent à la tradition littéraire de l'Utopie. Il s'agit d'évoquer un monde imaginaire et parfait, qui n'existe « *nulle part* » (tel est le sens du mot grec « utopie »). Effectivement, l'Eldorado mêle réalisme et merveilleux. En outre, Voltaire utilise ce procédé pour évoquer le monde idéal tel qu'il l'imagine. Néanmoins, *Candide*, comme Voltaire préférera vivre dans la réalité plutôt que dans le rêve. L'utopie n'est qu'une étape dans son évolution.

L'utopie décrit une société qui n'existe pas, même si elle est située géographiquement ou historiquement. L'Eldorado, terme datant de 1640, désigne une région fabuleuse d'Amérique du Sud. Les explorateurs la cherchèrent en vain. Voltaire s'inspire de leurs récits, en particulier ceux de Garcilaso de la Vega ou *la relation* de Sir Raleigh.

A partir de ces éléments réels, l'auteur laisse dériver son imagination vers le merveilleux. Le vieillard a 172 ans, la monnaie du pays est la livre sterling anglaise et non celle des Incas. Les pierreries jonchent le sol, mais on ne trouve nulle trace des mines où les hommes doivent en réalité peiner pour trouver l'or et l'argent. En Eldorado, les richesses semblent offertes par la nature, sans effort ni souffrance.

L'Eldorado prend le contre-pied de tout ce que le héros a vu dans le monde. Ici, les maux physiques ou moraux n'existent pas : pas de guerre, pas d'armée, pas de clergé, pas de tribunaux. L'argent, pour lequel tant d'hommes tuent ou volent, est trop abondant pour susciter des convoitises. La maladie et la vieillesse ne sévissent pas.

Ici règnent en outre les vraies valeurs : la politesse, l'amitié, la générosité, l'amour de la science. Alors qu'ailleurs l'on se dispute sans fin à propos de la religion, de la métaphysique ou de tout autre sujet, en Eldorado, dit le vieillard, « *nous sommes tous du même avis* ». Enfin, bien qu'il existe un roi, une cour, des classes sociales bien marquées, le portrait du palais est fait d'une matière plus précieuse que celle des maisons normales, l'harmonie règne entre les différents groupes, sans doute parce que chacun vit dans l'aisance.

Plusieurs caractéristiques de ce royaume correspondent à des idées chères au conteur.

D'abord, cette religion sans prêtres ressemble à celle des Quakers, dont *les Lettres philosophiques* de Voltaire ont exposé les qualités. Cette secte chrétienne, installée en Angleterre mais surtout en Pennsylvanie, région de l'Est des États-Unis, prônait un déisme sans cérémonies. En donnant à l'Eldorado quelques traits rappelant les Quakers (absence de prêtres, fraternité entre les individus, qui s'appellent entre eux « ami », choix de la livre sterling comme monnaie du pays), Voltaire manifeste sa sympathie, voire sa préférence, pour des groupes religieux qui passaient pour hérétiques aux yeux de ses ennemis, le clergé ou les jésuites.

Une autre caractéristique propre à l'idéal voltairien est le luxe, qu'il célébra notamment dans son poème *Le Mondain*. Voltaire se démarque ici des utopies qui proposaient un idéal d'égalitarisme dans la sobriété, voire une relative pauvreté. Bien au contraire, l'Eldorado se distingue par l'opulence et le raffinement des repas, la beauté architecturale, l'attention portée aux arts. Partout triomphe un idéal qui mêle le beau et l'utile : « *Le pays était cultivé pour le plaisir comme pour le besoin ; partout l'utile était agréable* » (1759, p.21).

L'Eldorado semble donc représenter l'idéal de l'auteur. Au XXème chapitre, Martin dit : « *En jetant ma vue sur ce globe de l'auteur ou plutôt sur ce globe ou plutôt sur ce globule je pense que Dieu l'a abandonné à quelque être malfaisant ; j'en excepte toujours Eldorado* ».

Plus loin, désespéré à la pensée que Cunégonde ait pu mourir, candide s'exclame : « *Ah ! il valait mieux le paradis d'eldorado que de revenir dans cette Europe.* »

Conclusion

Le conte philosophique s'avère, pour Voltaire, le moyen le plus efficace pour présenter ses idées. Le conte voltairien incarne tous les traits du récit parabolique : brièveté, simplicité, schématisation de la narration et des personnages, but moral ou didactique. Aux interrogations qu'il formule, Voltaire ne donne pas de réponses directes, mais il propose un enseignement qui s'adresse à l'intelligence du lecteur et lui laisse la liberté de découvrir et d'interpréter le sens des récits.

Passionné par les idées politiques et sociales. Voltaire croit au progrès grâce à la raison, la science, l'esprit critique, la liberté, et l'action. Pour lui, c'est qu'il faut enseigner, c'est la vertu, et suffisamment de bon sens pour se préserver de tous les fanatismes.

Pour Roland Barthes, Voltaire est « *le dernier des écrivains heureux* ». Il a en effet la chance de s'attaquer à un univers où *corruption*, bêtise et férocité qui sont continuellement du même bord. Pétri de certitudes, ignorant l'ère du soupçon, l'auteur de *Candide* conduit sa vie comme un perpétuel combat d'idées, toujours mené dans le camp des vainqueurs. À l'heure de l'Encyclopédie, la plume sert la raison et défend la Justice.

Références bibliographiques

- J. Van den Heuvel. Voltaire dans ses contes, Edition A. Colin, 1967.
- Romans et contes, I. *Zadig* et autres contes, éd. Frédéric Deloffre & Jacques Van den Heuvel, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1992 ; II. *Candide* et autres contes, éd. Frédéric Deloffre & Jacques Van den Heuvel, postface de Roland Barthes, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1992.
- Barthes, Roland, « Le dernier des écrivains heureux », dans *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, rééd. dans *Romans et contes*, II, éd. F. Deloffre & J. Van den Heuvel, éd. Citée.
- Blandine L. McLaughlin : *Diderot et l'amitié*, 1973. (Studies on Voltaire... vol. C.) [compte-rendu]
- Voltaire, 1759, *Candide*, Edition Gallimard, collection Folio.
- Voltaire, 1764, *Jeannot et Colin*, Edition Gallimard, collection Folio.
- Voltaire, *le dictionnaire philosophique*, Edition Gallimard, collection Folio classique, 1764.
- Voltaire, 1748, *Le monde comme il va*, Edition Gallimard, collection Folio.
- Voltaire, 1768, *La princesse de Babylone*, Edition Gallimard, collection Folio.
- Voltaire, 1734, *Lettres philosophiques*, Edition Gallimard.
- Voltaire, 1752, *Micromégas*, Edition Gallimard, collection Folio.
- Voltaire, 1763, *Traité sur la Tolérance*,
http://www.bibebook.com/files/ebook/libre/V2/voltaire_-_traite_sur_la_tolerance.pdf.
- Voltaire, 1747, *Zadig*, Edition Gallimard, collection Folio.